

**Extraits de la préface d'Eugène Sue  
pour le recueil de poèmes  
"Une voix d'en bas" (1844)**

(...) M Savinien Lapointe est né à Sens, en 1812 ; son père était cordonnier, sa mère femme de ménage dans cette ville. En 1814, chassée par l'invasion, la petite famille vint à Paris. Au bout de quelques mois, une maladie cruelle jette le père à l'hôpital ; il y reste deux ans. La pauvre mère, demeurant sans ressources avec Savinien et un autre enfant qui venait de naître, les envoie à la campagne chez son père à elle ; afin de pouvoir lui payer leur pension, car il était aussi dans une position très précaire, elle se met bravement nourrice sur lieu : c'était encore nourrir ses enfants. La vue de la nature, la vie calme des champs, agissent beaucoup sur l'imagination de Savinien ; quoique tout jeune, ce fut là qu'il ressentit ses premières et vagues aspirations poétiques. Rappelé à Paris par son père lorsque celui-ci fut sorti de l'hôpital, il fut témoin et acteur d'une scène qui laissa de profonds, de douloureux souvenirs dans son esprit. Un dimanche, son père l'emmena se promener avec lui hors des barrières ; on arrive à un cabaret ; des enfants de l'âge de Savinien s'amusaient à un jeu de siam, il demande à être de la partie, on le repousse il insiste ; une discussion s'élève, une rixe s'engage ; il s'emporte et frappe l'un des joueurs d'un coup de quille. La mère du blessé accourt, éplorée, en jetant les hauts cris. Le père de Savinien, homme énergique et violent, blâme son fils vivement, dans la colère, il se lève pour le châtier, l'enfant se sauve ; le père le poursuit, trébuche, tombe... et se casse la hanche. Cet affreux accident causait au père de Savinien une double et atroce souffrance : une douleur physique épouvantable et une douleur morale non moins effrayante ; car cette cruelle fracture c'était l'hôpital... et l'hôpital, c'était pour lui le chômage, l'impossibilité de travailler, et, nécessairement, le dénuement, la misère des siens. (...)

(...) Deux ans se passèrent ainsi, au bout desquels le pauvre père si rudement éprouvé sortit boiteux de l'hospice ; pouvant alors reprendre son travail ; il revint auprès de sa femme et de ses enfants. L'existence de sa mère étant désormais assurée, Savinien céda à ce besoin d'aventure, d'indépendance naturel à son âge. Bon ouvrier d'ailleurs, en état de se suffire à lui-même, il quitta le toit paternel, pour s'enrôler dans une de ces chambrées où quinze ou vingt ouvriers entassés, habitent en commun quelque comble mansardé. Travaillant tout le jour, l'association possède généralement un pantalon, une redingote et un chapeau, que l'on met tour à tour lorsqu'il s'agit de sortir pour aller porter du travail chez les bourgeois. Ces chambrées renferment presque toujours d'excellents ouvriers. Ce fut là que Savinien se perfectionna dans son métier, et qu'il arriva, nous l'avons dit, à des résultats de main-d'œuvre prodigieux. Mais déjà les nobles besoins de l'intelligence commençaient à se faire sentir ; la nuit, le jeune artisan lisait Rousseau, le jour, en travaillant, il chantait Béranger ; mais à mesure que son intelligence s'ouvrait à la lecture du philosophe immortel, à mesure qu'apparaissaient à ses yeux éblouis et charmés les ravissantes visions de la poésie, ce qu'il y avait de sordide, de misérable dans sa vie matérielle lui devenait de plus en plus blessant. (...)

(...) Vint la révolution de juillet. M Savinien Lapointe courut au premier rang des combattants. Arrêté les armes à la main, sur le point d'être fusillé, il fut sauvé par la victoire populaire, et sa modestie l'empêcha de faire la moindre démarche pour obtenir la décoration de juillet, que son courage lui avait cependant méritée. Compromis plus tard dans les affaires d'avril, il resta longtemps en prison comme détenu politique. Ce fut à Sainte-Pélagie que M Savinien Lapointe fit pour ainsi dire son éducation littéraire ;

dans ce loisir forcé, il apprit la grammaire, il étudia assidûment la langue, lut les grands poètes, plusieurs ouvrages de philosophie et de science sociale ou politique. Ce fut ainsi qu'il commença de se créer une forme pour exprimer ses idées, forme originale dans sa concision énergique et rude, mais qui pourtant, lorsqu'il le faut, s'assouplit et se prête aux pensées les plus suaves, les plus gracieuses, ainsi qu'un homme d'un caractère de fer s'attendrit quelquefois jusqu'aux larmes. Sorti de prison, M Savinien Lapointe se maria, et publia ses premiers essais poétiques dans la Ruche Populaire, journal rédigé par des ouvriers. Ces aspirations ardentes, patriotiques, élevées ; ce langage âpre et sincère, probe et un peu brutal, allant droit au cœur, au vif, au vrai des choses ; ce langage, avant tout, consciencieux et dans ses louanges et dans ses indignations, éveilla bientôt des sympathies d'autant plus flatteuses pour l'auteur, qu'il avait été inconnu jusqu'alors. On s'informa du jeune poète ; et l'un des hommes qui a voué sa belle intelligence et son cœur généreux à l'étude des hautes questions sociales et à l'amélioration morale et physique des classes ouvrières, M Olinde Rodrigues, découvrit M Savinien Lapointe dans un pauvre réduit de la rue Galande, entre sa femme et ses enfants, menant de front sa vie de poète et sa vie d'artisan, et soutenu dans sa lutte contre de bien mauvais jours par sa jeune compagne, ange de dévouement, de douceur et de bonté. M Olinde Rodrigues trouva dans M Savinien Lapointe ce qu'il cherchait : un poète éminent, un penseur remarquable, un excellent artisan et un homme de grand cœur : dès lors, il lui donna toutes sortes de touchantes marques d'intérêt et de sympathie, l'encouragea, le produisit, lui ménagea des moyens de publication plus étendus. Peu à peu, la réputation de M Savinien Lapointe s'augmenta ; il se fit du bruit autour de son nom. Un homme illustre par le cœur, illustre par la sagesse, illustre par le génie, Béranger, apparut un jour inopinément dans la modeste demeure du poète artisan. Cette visite si glorieuse et si peu attendue, l'intérêt touchant et paternel que le chansonnier lui témoigna, les précieux encouragements, les excellents conseils qu'il lui donna furent pour ainsi dire la consécration de la valeur poétique de M Savinien Lapointe. Plus tard, le grand écrivain qui, de nos jours, a voué la sublimité de sa pensée, la magnificence de sa parole et l'adorable bonté de son âme évangélique à la cause populaire, Lamennais..., porta aussi un vif intérêt au talent de M Savinien Lapointe. (...)

(...) Et, à ce propos, un dernier mot en finissant. La mission de tout poète, de tout écrivain consciencieux, honnête, est de populariser les idées qu'il croit fécondes et utiles ; mais pour que ces idées arrivent jusqu'aux masses, il faut qu'elles affectent une forme particulière. En France, malgré les progrès croissant de l'instruction primaire, l'immense majorité ne sait encore ni lire ni écrire, elle restera donc, par son ignorance, complètement étrangère aux idées que l'on tenterait de faire parvenir jusqu'à elle, à moins que la mémoire ne supplée à l'instruction. Sans doute, l'homme du peuple n'apprend pas un livre par cœur, mais il apprend une chanson..., parce qu'il a mille occasions de la chanter, c'est à l'heure du repos, c'est en travaillant, c'est à table, c'est en marche... ; puis ce qu'il chante, d'autres l'apprennent en l'écoutant, le répètent, cela se répand avec une incroyable facilité ; de sorte que si la chanson renferme dans une fable intéressante et concise une pensée généreuse et patriotique, une satire piquante et juste, l'influence, la portée d'idées ainsi formulées est incalculable..., ou plutôt très calculable ; car, avec des chansons, on exalte si noblement tout un peuple en lui disant l'amour de la patrie et de ses gloires ; on l'indigne si saintement en lui disant la haine de l'oppression et du privilège, que dans un temps donné ce peuple est mûr pour une révolution... C'est ainsi qu'a procédé Béranger... ; car il est évident que sa pensée politique et sociale se résume dans la réaction populaire en 1830. C'est donc fort d'un si

glorieux exemple, d'un si puissant et si formidable enseignement, que nous appellerons l'attention des écrivains populaires sur la forme qu'il serait peut-être utile de donner, sinon toujours, du moins fréquemment à leurs œuvres. Leur mission est sainte, est grande, est charitable ; et personne ne la comprend plus noblement que M Savinien Lapointe, mais ils doivent convier le plus grand nombre possible des leurs à cette communion de l'intelligence, et se rappeler que le plus grand nombre est incapable de lire des odes, que ceux même qui les pourraient lire n'y sont pas entraînés par l'attrait vulgaire, si l'on veut, mais irrésistible du chant sur un air connu. Et puis, nous le répétons, pour lire une ode, il faut emporter son livre, s'interrompre de son travail, tandis que dans mille circonstances la chanson vient de soi-même aux lèvres ; enfin, son rythme ne nuit en rien à l'harmonie du nombre, à la pompe de l'image, à la grandeur de la pensée, à la magnificence de l'expression. Béranger l'a prouvé. Ces réflexions nous sont venues d'autant plus naturellement, à propos de l'œuvre de M Savinien Lapointe, que ce poète nous semble appelé, par la nature même de son esprit, à avoir une excellente action sur les masses ; c'est parce que sa pensée est toujours chaste et sévère, patriotique et généreuse, que nous voudrions la voir se populariser à l'infini, afin que les gens les moins lettrés puissent goûter les jouissances délicates et élevées que son talent nous a procurées, et partager la vive sympathie qu'il nous inspire.

**Eugène Sue, 22 août 1844**

### **Lettre de Victor Hugo à Savinien Lapointe**

A M. Savinien Lapointe,

Si vos vers, Monsieur, n'étaient que de beaux vers, j'en serais moins ému peut-être, mais ce sont de nobles vers. Je suis mieux que charmé, je suis touché. Je vous remercie du fond du cœur. Continuez, Monsieur, votre double fonction, votre tâche comme ouvrier, votre apostolat comme penseur. Vous parlez au peuple de près, l'autre lui parle de haut, votre parole n'est pas la moins efficace ; vous êtes bien partagé, croyez-moi.

Courage donc, et patience, Monsieur, courage pour les grandes douleurs de la vie, et patience pour les petites. Et puis, quand vous avez laborieusement accompli votre ouvrage de chaque jour, endormez-vous avec sérénité, Dieu veille.

Je crois en Dieu, Monsieur, et je crois en l'humanité. Dieu met un but au bout de toutes les routes. Il ne s'agit que de marcher.

Suivez toujours les conseils mystérieux et graves de votre conscience. Je l'ai dit quelque part, et je le pense plus que jamais : Le poète a charge d'âmes.

Dans la nuit profonde où sont encore tant d'esprits, les hommes comme vous parmi le peuple, sont les flambeaux qui éclairent le travail des autres. Tâchez d'augmenter sans cesse la quantité et la pureté de votre lumière.

Recevez, Monsieur, avec tous mes remerciements, l'assurance de mes sentiments distingués,

**Victor Hugo - Mars 1841**

## Conseils

Riez, ô mes enfants ! Sous le tiède zéphyr  
Vos lèvres se sont écloses  
Ainsi que des feuilles roses  
Qui viennent de s'ouvrir.

Jetez toujours à l'air vos éclatantes voix.  
Pleines de fraîches paroles ;  
Comme de pures corolles  
Parfumez-en nos toits.

Comme l'oiseau qui chante en s'ébattant dans l'air,  
Vivez sans mesurer l'espace ;  
Suivez la brise qui passe,  
Aimez le ruisseau clair.

Quand vos petites mains ont saisi leur espoir  
C'est-à-dire une fleur blanche,  
Sur le coteau qui se penche,  
Reposez-vous le soir.

Endormez-vous toujours dans un calme serein ;  
Car Dieu, qui tout élabore  
Vous prépare et vous colore  
De beaux fruits pour demain.

L'illusion pour vous n'a point d'éclats trompeurs ;  
C'est pour vous que l'herbe pousse ;  
Les ombrages et la mousse  
Les épis et les fleurs.

Riez, ô mes enfants ! Sous le tiède zéphyr  
Vos lèvres se sont écloses  
Ainsi que des feuilles roses  
Qui viennent de s'ouvrir.

N'allez pas, sur les flots des révolutions,  
Dont nous ignorons la source,  
Alors qu'ils lancent leur course  
Sur nos afflictions.

Hélas ! Vous y verriez de sinistres profils...  
Evitez bien leur tourmente,  
Et dans leur onde sanglante  
Ne mirez pas vos cils.

Vos cils tout parfumés du baiser maternel ;  
Vos cils, doux réseau de soie  
Où vient se prendre la joie  
Dans son éclat réel.

Vos cils, où se répand l'angélique douceur  
Qui s'échappe de votre âme,  
Vos cils, beaux dons de la femme  
Doux rayons de son cœur.

Quand la terreur viendra hurler à nos foyers  
Avec un bruyant tumulte ;  
Quand l'homme niera son culte,  
Courbez-vous et priez.

Car le Seigneur vous aime ; il vous écoute, vous,  
Qui sur nos pâles rivages  
En contemplant nos orages  
Souriez à leurs coups.

Vous que l'éclair égaie à ses sombres lueurs,  
Vous, qui ramassez par gerbe,  
Tout ce qui pousse dans l'herbe,  
De tulipes en fleurs.

Lorsque vous entendrez passer sur vos ébats,  
En courant après l'insecte,  
Les cris d'orgueil d'une secte,  
Ne vous arrêtez pas.

Ah ! Mes joyeux enfants, la gloire, ce vain bruit  
Qui fait que l'âme est rêveuse  
Ne vaut pas l'aile soyeuse  
Du papillon qui fuit.

## L'Eventaire

La voix de l'éveilleur, en notes gutturales,  
Chante aux bas des maisons, dans le quartier des halles.  
Le gardien rentre, armé de son rotin,  
Remet paisiblement le vieux dogue à l'attache.  
Debout ! Gens des marchés ; l'horloge à Saint-Eustache,  
Vient de sonner quatre heures du matin.

Quatre heures ! Voyez-vous, dans tout le voisinage  
Et partout, au premier comme au dernier étage,  
Cette clarté qui soudainement luit  
Colorer un moment la vitre, et disparaître,  
Et tourner tremblotante, entre la main d'un maître,  
L'escalier noir qu'il descend avec bruit.

Puis encore, entendez, dans les brises troublées,  
Retomber lourdement la porte des allées ;  
Ces longs appels qui vont donnant l'éveil,  
Ce tumulte, ces cris, ces paroles accrues,  
Et tout ce qui se fait dans ces étroites rues,  
De mouvement à l'heure du réveil.

Coiffé du chapeau rond à gigantesque marge,  
Le fort, visage frais et la poitrine large,  
S'avance carrément dans ses souliers ferrés,  
Avec le coletin, médaille et reins serrés.

Puis autour des piliers, d'agiles écosseuses  
Le mouchoir sur les yeux, revêches ou rieuses,  
Ouvrent habilement fèves et petits pois  
Et dans l'aube du jour font éclater leurs voix.

Triste tableau ! Voyez, à l'angle de la rue,  
Cette femme au teint have et pauvrement vêtue,  
Qui, sur son éventaire, où brille maint bouquet,  
Porte un enfant, et rit à son joli caquet.  
Elle rit ! Et pourtant ses pieds sont dans la boue,  
Et ses beaux cheveux blonds s'égarent sur sa joue ;  
Sa robe est en lambeaux ; et, dans cet air malsain,  
A peine un châle étroit enveloppe son sein.  
Pâle et triste elle rit, car son enfant l'égaie ;  
Car, mère, elle comprend ce que son fils bégaie ;  
Son geste est un discours, son regard est un mot ;  
Quel poète en dit plus que le cri d'un marmot ?...  
Tendre femme ! Et la foule et la heurte et la pousse,  
Et le pauvre petit tête son petit pouce ;  
Car il n'a plus de lait, hélas ! Il a tout bu !  
Oui, sans s'inquiéter de l'alguazil barbu

Qui poursuivait sa mère et tâchait de lui prendre  
Le bouquet que, pour vivre, elle cherchait à vendre ;  
Sans que l'affreux sergent troublât son ciel d'azur,  
L'enfant avait tari deux sources de lait pur ;  
Et maintenant il pleure, à la voix des gendarmes,  
Qui chassent devant eux sa bonne mère en larmes.

Passants, sur le pauvre éventaire,  
Allons! Déposez quelques sous ;  
Et, pour enorgueillir la mère,  
Caressez l'enfant triste et doux ;  
Un sou pour le bouquet de roses,  
Un mot d'espoir pour la maman,  
Mère, enfant, fleurs, ces belles choses,  
Sont tout un monde, croyez-m'en !

## A Lyon (\*)

### I

Debout, Lyon, debout, saisis scalpel et hache !  
Un hideux monstre étale, avec rugissements,  
Sa nudité lépreuse aux regards des passants ;  
Rongeant deux maigres bras que la vermine tache.  
Oui, la misère est là, morne, l'œil érayé,  
Sur le pavé boueux par son front balayé.  
Debout, Lyon, debout ! Frappe sur le reptile  
Qui rampe sourdement sous le ciel de ta ville,  
Qui se dresse, bondit à tes foyers déserts,  
En te fixant toujours de ses deux grands yeux verts.  
Debout ! Ne souffre pas que ce monstre au teint jaune  
Attriste plus longtemps les rivages du Rhône.

### II

Lyon, tes ateliers sont-ils tous pleins ? Les bras  
Ruisselants de sueur ne te manquent-ils pas ?  
Et les petits enfants, que l'industrie emploie,  
Ont-ils pour se vêtir un lambeau de ta soie ?  
Le bon vieillard qui meurt, bénissant l'orphelin,  
Pour dernier drap a-t-il une aune de ton lin ?  
Le tulle, crêpe noir, comme l'eau de ton fleuve,  
Flotte-t-il, ondoyant, sur le front de la veuve ?  
Dis, Lyon, les rapports de tes riches produits  
Versent-ils l'abondance aux tables de tes fils ?  
Hélas ! Tes ateliers se taisent ; l'industrie  
N'étend plus sur ton front qu'une palme flétrie ;  
La faim rampe à tes pieds ; ta population  
Se tient les bras croisés sur tes bords, ô Lyon !  
Fiévreuse et répondant à la voix du suicide,  
D'abord au désespoir ce sophiste livide ;  
Et le riche, gorgé de ton luxe outrageant,  
Voit sous son péristyle expirer l'indigent !  
Tes fils errants au pied de tes villas superbes,  
Bientôt comme les boucs iront brouter les herbes,  
Et les petits enfants, frappant aux seuils chrétiens,  
En allant mendier seront mordus des chiens !  
Honte à toi, misérable, orgueilleuse Ninive,  
Toi qui veux sur ton sol que l'opulent seul vive ;  
Quoi ! La huche est sans pain ; sans bois est le foyer ;  
La misère à nos seuils vient toujours aboyer ;  
La nudité des murs, l'air usé, le coin sombre,  
Le papier délabré, l'alcôve pleine d'ombre,  
Les vitraux enfumés, des jours de froids brouillards,

Les plafonds écrasés, tout étroits et blafards,  
Décorent nos greniers où jamais l'espérance  
Ne porta les trésors de la douce abondance !  
A quoi sert ta richesse ô superbe cité !  
Et tes milliers de bras, si la nécessité,  
Parcourant tes faubourgs, pâle et les jambes nues,  
Hurle, en cognant son front à l'angle de tes rues?

### III

Mes frères de Lyon, courageux travailleurs,  
Patience, espérez, ...bientôt des jours meilleurs  
Vont se lever sur vous. Secondez l'entreprise,  
Car il faut, par vos soins, que l'État s'organise ;  
Il faut nous transformer, acquérir du savoir ;  
Fatigués, nous traîner à l'étude le soir ;  
Grandir notre nature en complétant notre être ;  
Surtout que la vertu soit notre premier maître.  
Dans nos sentiers obscurs, combien, il serait beau  
De voir des artisans promener le flambeau !  
Quand l'impudeur se pend au col des capitales  
Et jette à tous les vents le langage des halles,  
Il faut lever le bras armé d'un fouet nouveau,  
Et frapper jusqu'au sang ce monstre venimeux ;  
Le poursuivre au palais, au grenier, dans son antre  
De porphyre ou de boue, et lui brûler le ventre.  
O frères! Promenons au sein de la cité  
Ce miroir éclatant qu'on nomme Vérité.  
Surtout, n'écoutons pas les matérialistes,  
Eux, d'un culte sans foi, pâles évangélistes ;  
Car ils ont exilé la pensée. Aujourd'hui,  
Le monde, las d'errer, nous demande un appui ;  
Il l'implore, et son cri, que la douleur arrache,  
Nous dit qu'il veut un être à qui tout se rattache.  
Allons, frères, debout! Au champ de l'avenir,  
Ensemençons l'idée, indestructible germe ;  
A toute affliction le Seigneur met un terme  
La saison du labeur doit nous appartenir.  
Penseurs, phares aimés de l'innombrable foule ;  
Savants qui remuez les débris et cherchez ;  
Docteurs, qui sur nos maux êtes toujours penchés ;  
Constructeurs refaisant l'édifice qui croule ;  
Poètes inspirés, grands illuminateurs,  
Qui placez un flambeau sur toutes les fenêtres ;  
Artistes qui chassez l'ennui loin de nous ; prêtres,  
Qu'autrefois on voyait penchés sur nos douleurs ;  
Aidez-nous du compas, et de votre parole,  
Enseignez l'artisan, prosterné devant vous ;  
L'avenir doit surgir du long travail de tous ;  
Dans l'urne sociale apportez une obole,

Et la paix reviendra ; plus de rébellion ;  
Mais du bonheur, des chants, oui !... n'est-ce pas, Lyon ?

*\* = (Note de l'auteur) Les années qui suivirent la révolution de 1830 furent si fatales à la population lyonnaise par l'absence de tout travail, qu'à chaque instant on retirait du Rhône des cadavres de vieillards et de jeunes mères qui s'étaient noyées avec leurs enfants, ne voulant pas s'en séparer. Ces malheureux, dans leur désespoir, en appelaient au suicide contre les tourments de la faim ! - C'était le temps des fêtes au château, des bals à l'Hôtel de Ville, des mariages, des apanages, des dotations. - Maintenant, étonnez-vous d'Entre-sol et Grenier, que je méditais à cette époque en face de ces misères publiques et de ces prodigalités princières..*